

Anciennes chansons d'étudiants

Autor(en): **V.F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **52 (1914)**

Heft 11

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-210280>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT: Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES: Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 14 mars 1914: Anciennes chansons d'étudiants (V. F.). — Rondzet et sè W.-C. (Marc à Louis). — Marie et Jacques ou la laitière de Montreuil. — Le français de l'est. — Le musée cantonal vaudois.

ANCIENNES CHANSONS D'ÉTUDIANTS

Les étudiants de Lausanne aiment à marier de beaux airs allemands à des chants poétiques souvent composés par quelqu'un d'entre eux. Ainsi écrivait Sainte-Beuve en 1837 en faisant le portrait d'Alexandre Vinet, et il citait de jolis vers de Frédéric Monneron, ainsi que le titre d'une œuvre de jeunesse de Vinet: *La Guéliade*, poème héroï-comique, imité du *Lutrin*, de Boileau. Mais il est d'autres riens montrant que celui qui devait devenir un, austère moraliste sut être aussi un étudiant plein de gaieté. A l'exemple de ses condisciples, Vinet fit une *chanson bachique* dont voici le premier couplet:

O mes amis, vidons bouteille
Et laissons faire le destin;
Le dieu qui préside à la treille
Est notre unique souverain.
Bannissons la mélancolie
En chantant ce refrain joyeux:
Amitié, plaisir et folie,
C'en est assez pour être heureux.

Ce Vinet-là, adorant Bacchus comme son seul dieu, n'est-il pas bien piquant? Il est vrai qu'à l'époque dont nous parlons — 1815 à 1850 — les buveurs d'eau n'étaient pas en odeur de sainteté, à l'Académie pas plus qu'ailleurs. Rimant une *Chanson des professeurs*, un étudiant dont le nom ne nous a pas été conservé, écrit:

Ah! cher X..., j'admire ta chimie,
Je suis tout fou de ton beau gaz tonnant.
Mais, sacrebleu! quelle est donc ta manie,
En faisant de l'eau, te crois-tu bien savant?
Fais-nous du vin, et ton laboratoire
Sera toujours tout plein d'étudiants;
Fais-nous du vin, nous saurons bien le boire
En dansant sur les bancs.

Dans une chanson datée de 1850, Auguste Béranger, qui occupa la chaire de littérature française, est du même avis:

Je doute, et j'ai bien mes raisons,
Des hôteliers, brouilleurs de cartes;
Avant de déboucher, usons
Du criterium de Descartes.
Mais quand Hippocrate en bonnet,
Dit que le vin nous rend étiques,
Que l'eau vaut mieux pour le cornet,
Oh! par ma foi, je suis sceptique.

Avec le jus de la treille, on chantait aussi, cela va de soi, l'herbe à Nicot. Ainsi, le théologien Adolphe Bauty rima la *Pipe culottée*:

Que j'aime à voir ma pipe sillonnée
Sur ses beaux flancs de bruns et noirs sentiers!
J'aime la voir chicarde et culottée
Aux doux labeurs de six mois tout entiers!

Et quand mes mains tremblantes et vieilles
Du triste sort auront subi la loi,

Ne pouvant plus supporter ses folies,
Je suspendrai ma pipe à la paroi,
Où cette main qui l'aura tant portée
La saisira pour la contempler mieux.
« C'est moi, mes fils, qui l'avais culottée, »
Dirai-je alors à mes petits neveux.

Ainsi qu'à la taverne, on rimait à l'auditoire.
Rodieux, professeur de grec, ayant imposé à ses élèves un certain nombre de chapitres d'Anacharsis, le philosophe mis au rang des sept sages de la Grèce, Moratel fit cet impromptu, un peu boileux:

Dans Athènes, allait-on,
Au buaton
Donner à manger aux caïons?
En vain, vous vous regimbez,
Oui, messieurs, vous l'apprendrez,
Oui, messieurs, vous l'apprendrez.

Et l'un de ses camarades fit une caricature représentant un petit professeur maigre, lançant du haut de sa chaire des volumes d'Anacharsis, qui vont s'écraser sur une pile de règlements, à la grande joie des étudiants faisant la nique à leur docte maître.

Au lieu d'argent, l'étudiant a des dettes, raison de plus pour chanter. Oyez dans le *Potpourri* de Félix Chavannes, morceau classique des chansonniers académiques, les couplets du pauvre étudiant:

Dig, dig, dig, dig, din, don,
Qui vient donc frapper à ma porte?
Dig, dig, dig, dig, din, don,
Qui vient troubler ma méditation?
C'est un créancier, je le gage,
Qui vient me relancer chez moi,
J'ai déjà mis ma veste en gage.

(Parlé)

Je suis mineur, messieurs, et hors la loi.
Dig, dig, dig, dig, din, don...

Ma servante épouvantée
Vient me dire à mon grenier:

(Parlé)

Hélas! monsieur, ils sont trois sur la montée,
Et chacun tient un grand papier.
Dig, dig, dig, dig, din, don...

Leur escarcelle vidée ne rendait que plus dispos les étudiants dans les sérénades qu'ils donnaient à quelque belle. En Martheray, dans un délicieux jardin, ils chantaient:

En effet, Lise à la taille bien prise,
C'est un mari qu'elle cherche à l'église.

Ailleurs, sous certaine fenêtre obstinément close, on les entendait fredonner durant une demi-heure la scie que voici:

Fanny, tu n'as qu'un amant,
Il est de biscôme;
Fanny, tu n'as qu'un amant,
Il est tendre et constant.

Les étudiants de Lausanne avaient, vers 1830, leur petite muse, la « Musette vaudoise », de Juste Olivier, qui n'était pas la Lisette de Béranger:

Celle qui s'appelle ainsi,
Dame ni grisette,
N'est pas, même en raccourci,
Une autre Lisette,
Ni la fée au bord du Rhin,

Ni là Muse au front serein;
Ce n'est que Musette, ô gai!
Ce n'est que Musette.

Au bois, elle ne va pas
En grand équipage;
Elle marche à petits pas,
Sans laquais ni page;
Mais les fleurs sur le chemin,
Sont là toutes sous sa main.
J'aime mieux Musette, ô gai!
J'aime mieux Musette.

Tout cela est bien puéril, si l'on veut; mais la vieille Académie a récolté assez de gloire pour être au-dessus des critiques des puristes sur les vers que nous venons de citer, et ces péchés de jeunesse n'ont pas empêché leurs auteurs de faire grandement honneur à notre pays.

V. F.

RONDZET ET SÈ W.-C.

RONDZET l'avâi onna galéza carrâie ein damon d'Epalindze, mâ lâi demorâve pas et la loyive ti lè tsauteims à dâi dzein de la vela, et pu du cein, sti an passé, à onna dama anglaise que, po fini, l'a pas volîâ. Lo potro Rondzet lâi a rein comprâ: à l'Anglaise, cein lâi plliézâi portant bin, la carrâie étâi quasu nâova, bouna façon et tot et lâi avâi bin de que l'étâi à sa poita. Mâ quauque dzo aprî, Rondzet l'a z'u onna lettra iô sè desâi dinse:

Monsieur Rondzet,

Votre maison plaît beaucoup à moa, et j'aurai oune grande plaisir de coucher là bas dedans. Mais on a dit à moa, il y a des maisens dans le Jorat ils n'ont point de W.-C. La votre belle maison a-t-elle W.-C.?

Je salue vô bôcoup.

Victoria SALISBURÔ.

Rondzet l'a liè sa lettra et ie châteo vè ion de sè vezin que l'avâi z'u étâ pè l'Angleterre et lâi dit dinse:

— Mâ, clia dama Victoria mè demande se lâi a dâi W.-C. per tsi no. Qu'è-te cein po onna bîte? L'è bin su on mot que l'è de l'anglais. Tè que t'i on tot malin corps et que t'a z'u talematsi avouè lè polte quemet lè z'Anglais, te dêvetrai mè dere que l'è.

Ma fâi, lo vezin lâi compregnâi pas mè que Rondzet avouè sè W.-C. Heureusement que l'avâi oncora dâi vilhio lâivro dau teimps que desâi yesse et dit à Rondzet.

— L'è on mot dau diablo que l'è tot novî. Justameint lo tràovo dessu mon lâivro. A-te que lo su clia jographie, iquie su la carta l'ant met W.-C. = *Whitechapel*. L'è on mot que vâo à dere *église anglaise*.

Et Rondzet s'ein va, preind sa plionmâ et sè met à écrire à la dama:

Madame Victoria Salisburô,

Je mets la main à la plume pour vous faire savoir de mes nouvelles qui sont très bonnes, Dieu merci. Je veux aussi vous dire que pour ces W.-C. il y en a point chez nous, ni dans tout Epalinges; mais y en a par Lausanne deux ou trois. Vous pourrez y aller, à ce qu'on m'a dit,